



ISSN 1768-2649

ISSN en ligne 2261-2769

L'affectivité dialogiquement étendue

Laura Candiotta

Université de Pardubice, République tchèque

laura.candiotta@upce.cz

<https://orcid.org/0000-0001-5293-2836>

Reçu le 01-03-2022 / Évalué le 28-04-2022 / Accepté le 16-05-2022

Résumé

Dans cet article, je montre que la compréhension du rôle de l'affectivité dans des pratiques dialogiques est cruciale pour comprendre en quoi la connaissance peut être, dans certaines circonstances, socialement étendue. En m'appuyant sur l'exploration du terrain affectif de la relation coopérative, je présente une nouvelle conception de l'esprit dialogiquement étendu. Je discute ici le rôle de l'affectivité dans l'établissement de liens coopératifs entre les locuteurs dans la recherche dialogique. Autrement dit, l'extension se réalise à travers des interactions à la faveur d'un contexte de recherche communautaire. Dans un groupe de recherche dialogique, les interactions dialogiques deviennent donc des vecteurs de l'extension. Cela me permettra de faire valoir que l'affectivité et les émotions, à tout le moins certaines d'entre elles, ont une fonction épistémique importante dans l'acquisition des connaissances de groupe, c'est-à-dire dans le fait d'établir des relations de confiance mutuelle dans l'échange d'informations et le partage des connaissances distribuées entre les interlocuteurs.

Mots-clés : affectivité, connaissance socialement étendue, esprit dialogiquement étendu, coopération, recherche dialogique

Dialogically extended affectivity

Abstract

In this paper, I argue that affectivity plays a fundamental role in socially extended knowledge. By the exploration of the affective ground of cooperation, I deliver a new perspective on the dialogically extended mind that focuses on affects. Specifically, I focus on their role in establishing, shaping, and nurturing cooperative bonds among interlocutors in dialogical inquiry. The result is that dialogical interactions are vehicles of extension and that affects and emotions perform an important epistemic function in the acquisition of group knowledge. That is to establish trust relationships among the interlocutors in the sharing of knowledge.

Keywords: affects, socially extended knowledge, dialogically extended mind, cooperation, dialogical inquiry

Introduction

La thèse de l'esprit étendu, selon laquelle l'esprit ne réside pas exclusivement dans le cerveau ou le corps mais s'étend dans l'environnement en utilisant des outils externes considérés comme autant de véhicules de processus cognitifs, et qui, depuis une vingtaine d'années, est l'objet de débats parmi les philosophes de l'esprit et les théoriciens de la cognition et de l'intelligence artificielle, a récemment donné lieu à des discussions autour de l'« épistémologie étendue » et de l'« épistémologie socialement étendue » (Carter et al., 2018a, 2018b). L'idée centrale est ici que la connaissance peut être étendue, non seulement grâce à des artefacts, mais aussi socialement au moyen d'autres agents avec lesquels nous collaborons. Les recherches en question portent en particulier sur la question de savoir si les états épistémiques tels que les croyances et la justification peuvent être collectivement réalisés par des groupes, et s'inscrivent en faux contre l'individualisme épistémique.

Dans cette étude, je m'attacherai à montrer à quel point la compréhension du rôle de l'affectivité dans des pratiques dialogiques - laquelle n'a malheureusement pas encore été explicitement prise en compte par le programme de recherche susmentionné - est cruciale pour expliquer pourquoi la connaissance peut être, dans certaines circonstances, socialement étendue. En m'appuyant sur l'exploration du terrain affectif de la relation coopérative, je m'efforcerai de présenter une nouvelle perspective sur l'esprit dialogiquement étendu (Fusaroli et al., 2014). Comme certains auteurs l'ont déjà affirmé, il est nécessaire « d'étendre l'esprit étendu » (Theiner et al., 2010 ; Colombetti, Roberts, 2015). Cela veut dire, non seulement rechercher la dimension intersubjective de l'extension, mais aussi prendre en compte le rôle joué par la dimension affective. Dans cet article, je soutiens que l'affectivité joue un rôle spécifique dans l'esprit socialement étendu. Plus précisément, en m'intéressant au cas des activités dialogiques, je défendrai l'idée que l'affectivité est un vecteur de coopération épistémique dans l'acquisition de connaissances dans la recherche dialogique.

Pour ce faire, je présenterai d'abord (1) la thèse de l'esprit étendu et ses développements ultérieurs au sein du modèle intégrationniste et dans le cadre de la thèse de l'esprit socialement étendu. Je considérerai avant tout des éléments centraux de ces approches, lesquels serviront de point de départ pour mettre en évidence le rôle de l'affectivité : la transformation cognitive, le langage comme échafaudage (*scaffolding*) et le dialogue comme pratique culturelle. Ensuite, en adoptant le paradigme conceptuel de l'esprit dialogiquement étendu, je discuterai le rôle de l'affectivité dans l'établissement de liens coopératifs entre les locuteurs dans la recherche dialogique. Autrement dit, l'extension ne se réalise pas

uniquement à travers des artefacts - qu'il s'agisse d'objets, d'outils technologiques ou de productions culturelles, mais aussi à travers des interactions à la faveur d'un contexte de recherche communautaire. Dans un groupe de recherche dialogique, les interactions dialogiques deviennent donc des vecteurs de l'extension. Cela me permettra de faire valoir que l'affectivité et les émotions, à tout le moins certaines d'entre elles, ont une fonction épistémique importante dans l'acquisition des connaissances de groupe, c'est-à-dire dans le fait d'établir des relations de confiance mutuelle dans l'échange d'informations et le partage des connaissances distribuées entre les interlocuteurs.

1. La thèse de l'esprit étendu

La remise en cause de l'internalisme sémantique - la thèse selon laquelle les significations ne dépendent que de propriétés internes à notre cerveau - par la célèbre expérience de pensée de la terre jumelle (Putnam, 1975) a déclenché un débat animé. Le modèle de la cognition s'inscrit dans ce débat et, selon l'article fondateur d'Andy Clark et David Chalmers (1998), doit être considéré comme une approche fonctionnaliste de la connaissance et de l'esprit (Wheeler, 2010) qui élargit les frontières du système cognitif. La connaissance s'étend comme un système de relations dynamiques entre l'esprit, le corps et l'environnement. L'esprit n'est pas simplement quelque chose d'individuel susceptible d'être identifié au cerveau ou au corps de l'individu ; il n'est pas non plus partagé par plusieurs individus en tant qu'esprit collectif. Au lieu de cela, l'« extérieur » apparaît comme le véhicule d'un système mental dynamique qui comprend des fonctions externalisées et restructurées par la fonction centrale.

La notion de véhicule est ici centrale¹. L'externalisme actif, en interprétant l'externalisme de Putnam comme quelque chose de passif, fait valoir que les objets externes guident la cognition ("*drive cognition*") parce qu'ils sont structurellement couplés au système cognitif interne. Ils jouent un rôle actif dans le déclenchement du processus cognitif et dans l'exécution de certaines fonctions mentales au sein d'un système étendu et intégré. De fait, les modèles fonctionnalistes incluent des processus cognitifs au sein d'un système cognitif complexe, qui peut être envisagé comme un réseau de communication entre l'esprit, le corps et l'environnement. Les processus mentaux sont caractérisés par leur fonction dans le réseau et non par leur nature intrinsèque ; de plus, ils peuvent être exécutés par différents systèmes (ils sont "*multiple realisable*"), c'est-à-dire qu'ils ne dépendent pas d'une seule structure matérielle qui serait leur cause efficiente.

1.1. Le premier courant : le carnet d'Otto

Dans le modèle proposé par Clark et Chalmers, un objet comme un cahier devient un outil cognitif pour la cognition étendue. Ce carnet est considéré comme un véhicule externe de la cognition. Cela signifie qu'il remplit des fonctions cognitives en ce qu'il est partie prenante d'un système cognitif étendu. La fonction cognitive exercée par le cahier est sanctionnée par le « principe de parité », en vertu duquel si un objet x remplit une fonction cognitive y identique à la fonction y' effectuée dans le processus intracrânien par x' , alors il faut reconnaître l'existence d'une parité fonctionnelle entre x et x' . Le principe de parité se combine ainsi avec le principe fonctionnaliste de faisabilité multiple, et permet donc de reconnaître dans l'action causale des objets extérieurs placés dans un système ce qui réalise certains états cognitifs.

Mais la proposition de Clark et Chalmers ne s'arrête pas à la cognition étendue, dans la mesure où elle énonce quelque chose de plus radical encore : l'affirmation selon laquelle il existe un esprit étendu. Cela signifie non seulement que les opérations qui produisent la cognition peuvent être réalisées au sein d'un système étendu, mais aussi que les états mentaux tels que les attitudes propositionnelles, les opinions, les croyances, les intentions ou les désirs sont eux-mêmes étendus. Le cas emblématique est celui de la mémoire : Clark et Chalmers (1998) donnent l'exemple de la façon dont l'esprit s'étend grâce à des véhicules faisant office de mémoire externe, du simple carnet déjà mentionné aux smartphones dernier cri, ou même aux futures avancées technologiques avec des puces intracrâniennes. L'expérience de pensée est ici celle d'Otto qui, pour remplir la même fonction cognitive qu'Inga - se souvenir du chemin permettant de se rendre au MoMA - utilise un objet externe (un carnet où il a noté l'adresse) plutôt que de recourir à la mémoire biologique, comme le fait Inga, dans la mesure où il est atteint de la maladie d'Alzheimer. En vertu du principe de parité, il faut admettre que l'objet externe - le cahier - présente une parité fonctionnelle avec la mémoire intracrânienne et donc, en ce qu'il est impliqué dans la réalisation d'un processus de mémoire, il convient de voir en lui le véhicule d'un système cognitif étendu. Ici, « parité fonctionnelle » ne veut pas dire que l'objet externe accomplit la tâche cognitive exactement de la même manière, mais que ce qu'il produit est fonctionnellement équivalent - isomorphisme fonctionnel - à ce qui est effectué par un système cognitif non-étendu.

Mais tous les objets externes ne sont pas des véhicules de cognition étendue. Un objet doit remplir au moins trois conditions pour être reconnu comme faisant partie d'un système cognitif étendu. L'objet doit être fiable (*reliability*), facilement utilisable (*accessibility*), et le couplage doit pouvoir se produire automatiquement (*automatic endorsement*). Le premier critère conduit à un sous-critère important,

celui qui exige de considérer l'information fournie par l'objet comme véridique et non comme étant constamment remise en question. Cet élément, essentiel pour déterminer le degré de certitude en jeu dans les processus cognitifs, a été l'objet d'une abondante littérature en réponse au scepticisme épistémique - une question que je n'aborderai pas ici (voir Pritchard, 2005). Dans le cas d'Otto, on peut donc imaginer que le cahier est « fiable » parce qu'il a, en d'autres occasions, fort bien rempli sa fonction, ou parce que l'information contenue en lui a été écrite par la fille d'Otto, en qui celui-ci a confiance². On peut aussi imaginer qu'Otto a appris à utiliser le cahier automatiquement et qu'il peut facilement accéder à lui en le glissant dans la poche de sa veste.

Otto doit utiliser le carnet car il ne peut pas se fier à sa mémoire biologique, puisqu'il souffre de la maladie d'Alzheimer. Le carnet est donc une ressource externe qui remplace la fonction remplie par la mémoire biologique. Toutefois, ce cas met en évidence quelque chose de plus. Clark (2008 : 13) propose à cet égard le principe « d'assemblée écologique », selon lequel l'agent cognitif recherche dans son propre environnement les ressources lui permettant de réaliser la tâche correspondante (entendue comme une résolution de problèmes) avec le moins d'effort possible. En cherchant à acquérir des ressources, l'agent cognitif ne discrimine pas entre les ressources neuronales, corporelles ou environnementales et exploite les opportunités offertes par le *embodiment* et la perception active, c'est-à-dire les relations - dynamiques, continues et constitutives - avec l'environnement. Le cas d'Otto ne met donc pas seulement en évidence la possibilité de remplacer les composants biologiques de la cognition par des outils artificiels lorsque les biologiques ne sont pas disponibles. Pour la cognition étendue, l'essentiel est de reconnaître que la cognition se situe dans un assemblage écologique qui ne fait pas de distinction entre le biologique et l'artificiel.

Clark (2008 : 116) souligne que, au niveau de la cognition étendue, on n'a souvent affaire qu'à un assemblage cognitif léger, c'est-à-dire à une composition temporaire de ressources neuronales, corporelles et environnementales qui satisfont la réalisation d'un objectif avec le moins d'effort possible, en vue de la réalisation d'une fonction cognitive donnée. Si l'on doit reconnaître au cerveau un rôle fonctionnel majeur, cela ne signifie pas pour autant qu'il faille négliger la fonction cognitive assurée par l'assemblage. Dans le cas d'Otto, par conséquent, l'objectif de parvenir jusqu'au MoMa est le motif qui active le processus de cognition étendue et qui produit également une croyance étendue (d'où un esprit étendu), la croyance que le MoMA se situe à Manhattan sur la 53^e rue.

1.2. Le deuxième courant : ce qui compte, c'est l'intégration

Le principe de parité a été fortement attaqué³, donnant lieu à l'apparition d'un « second courant » parmi les théoriciens de l'esprit étendu. Il s'agit du modèle interactionniste, lequel met l'accent sur la complémentarité des fonctions au sein d'un système intégré plutôt que de partir du principe de parité. Le postulat fondamental est ici que la cognition étendue est un processus dynamique qui systématise les ressources internes et externes. L'explication repose en ce cas sur le principe de complémentarité (Sutton, 2010 : 189-206) qui insiste sur la notion de différence fonctionnelle au sein d'un système cognitif étendu et sur le fait que c'est l'interaction entre les différentes composantes d'un système remplissant différentes fonctions qui produit la cognition. Il est clair que la notion même d'isomorphisme fonctionnel est ici remise en question, et pas seulement le principe de parité. Si le système explicatif du premier courant reposait sur le fait de reconnaître une parité de fonction exercée par différentes ressources, ici la différence, entendue comme base de complémentarité, est ce qui permet la réalisation d'une structure cognitive réticulaire. Selon le principe proposé par Sutton (2010), la notion de complémentarité repose également sur l'idée que les fonctions ne sont pas seulement différentes mais qu'elles peuvent évoluer dans le temps, augmentant ainsi le niveau de fluidité et de dynamisme du système.

Richard Menary (2007) a introduit un autre élément, lequel met en évidence la manière dont la complémentarité des ressources internes avec les ressources externes produit une transformation des ressources internes. Menary (2007), tout en adhérant au principe de complémentarité proposé par Sutton, préfère parler d'intégration cognitive à propos de ce qui permet de coordonner des fonctions dans une relation d'interaction. La coordination passe par la manipulation de ressources externes (Rowlands, 1999), ce qui les rend utilisables pour la préparation d'un système intégré et la transformation cognitive qui en découle (Menary, 2010). Selon Menary, des pratiques cognitives extériorisées, telles que l'écriture, peuvent être utilisées pour parvenir à des objectifs cognitifs. L'écriture, dans la résolution d'un problème de géométrie par exemple, n'est pas cognitive en soi, en tant que véhicule externe, mais elle acquiert ce rôle à la faveur de l'intégration de véhicules internes et externes, c'est-à-dire à la faveur de l'interaction dynamique en tant que pratique cognitive. En d'autres termes, l'écriture fait partie d'un système cognitif extériorisé lorsqu'elle est pratiquée conjointement avec une finalité cognitive et avec les autres ressources internes de l'agent cognitif. Ces pratiques cognitives, si elles sont réalisées dans un contexte d'apprentissage social et culturel, produisent une transformation cognitive. Cet élément est essentiel pour mettre en évidence la manière dont le système cognitif étendu produit le succès cognitif, c'est-à-dire produit quelque chose de nouveau qui transforme les connaissances antérieures.

1.3. Le troisième courant : contre le modèle individualiste de la cognition sociale

La dimension intersubjective caractérise le « troisième courant », c'est-à-dire le modèle selon lequel la cognition s'étend à la dynamique relationnelle entre les sujets, les groupes et les institutions sociales. S'inscrivant en faux contre l'individualisme méthodologique qui domine le débat sur la cognition sociale, ce troisième courant analyse l'extension cognitive dans la dimension dynamique et collective des interactions sociales. Shaun Gallagher (2013) fait valoir, non seulement que la cognition nécessite souvent une interaction sociale, mais aussi que l'action sociale, laquelle participe d'un ensemble complexe de pratiques, de normes et de conventions sociales - les « *social affordances* » - constitue, rend possible et améliore la cognition. L'interaction sociale n'est donc pas seulement le contexte dans lequel la cognition a lieu ou l'espace dans lequel elle est partagée avec autrui, mais c'est ce qui la rend possible et l'améliore.

Un externalisme social avait déjà été défendu, dès le début de la controverse entre internalistes et externalistes, par Tyler Burge (1979). Selon Burge, les croyances et les intentions dépendent des normes du contexte social d'appartenance. De plus, comme le souligne Donald Davidson (1989, 1991), le sens des mots et des propositions dérive du contexte dans lequel ils ont été appris, et donc de l'utilisation d'objets, de circonstances communicationnelles, de relations réciproques. Les significations proviennent donc de notre contact linguistique avec le monde. Les partisans du troisième courant du modèle de l'esprit étendu, cependant, cherchent à mettre en évidence une dimension qui dépasse l'externalisme sémantique. C'est le cas de Joel Krueger (2013), qui met en évidence la manière dont la première forme d'interaction se produit au niveau de la communication corporelle. Des études dans le domaine de la psychologie du développement ont montré que, dès les premiers mois de la vie - mais certaines études montrent aussi que cela se produit déjà au stade fœtal (Trevvarthen, 1979, 2011) - émerge une forme de protocognition. Selon Krueger, cette protocognition résulte de l'interaction corporelle entre le nouveau-né et les soignants qui s'attachent à réguler l'attention et les émotions de ce dernier au moyen de gestes, d'expressions faciales, de postures. La protocognition qui se manifeste à la faveur de ce type d'interaction est donc, selon l'auteur, à l'origine de l'esprit socialement étendu.

De plus, ces interactions corporelles sont normatives : elles structurent l'émergence de la cognition dans un milieu socioculturel spécifique et, dans ce cas, la famille est la première « institution mentale » qui détermine le développement de l'enfant. Gallagher et Crisafi (2009) et Gallagher (2013) ont en effet mis en évidence l'extension au niveau des « institutions mentales ». Selon eux, les institutions

mentales sont des produits socioculturels qui, non seulement structurent, sous forme des *scaffoldings*, l'action collective, mais aussi renforcent l'extension, comme dans leur exemple du système juridique. Si Gallagher met l'accent sur le renforcement induit par l'extension, Jan Slaby (2016) met quant à lui en évidence le risque d'« invasion ». Slaby défend l'idée que l'extension de l'esprit dans les institutions s'apparente en réalité à une invasion des entreprises dans « l'esprit socialement envahi », lequel utilise de manière significative la dimension située, incarnée et affective comme un outil pour « engager » les individus.

Dans cet article, je reprends à mon compte la thèse de l'esprit socialement étendu pour comprendre le rôle de l'affectivité dans la coopération dialogique. Avant de défendre l'idée de l'affectivité comme véhicule dialogique (section 4), je m'attacherai à approfondir deux éléments qui serviront de base à la conceptualisation de la coopération dialogique comme vecteur d'extension : la transformation cognitive et la communication intersubjective comme échafaudage de la cognition.

2. Le « principe social de parité », la transformation cognitive et la coopération

Selon Thomas Szanto (2013, voir aussi Theiner et al., 2010), il est possible de reformuler le principe de parité caractérisant le premier courant d'un point de vue intersubjectif. En effet, si deux agents cognitifs A et B, poursuivant un objectif spécifique O, réalisent conjointement deux processus cognitifs P et P' qui, pris isolément, ne pourraient pas réaliser O (H1), et si le même objectif O était atteint en exécutant P et P' par un seul agent (soit A, soit B) (H2), alors il existe une équivalence fonctionnelle entre les deux processus et donc P et P' font partie d'un système cognitif socialement étendu composé de A et de B. Le « principe social de parité » utilise donc le principe de parité du premier courant mais en le considérant du point de vue de l'interaction complémentaire, comme dans le deuxième courant. Mais, dans la mesure où il voit dans l'interaction un processus social entre deux agents cognitifs pris dans une relation fonctionnelle en vue de la réalisation d'un objectif, il faut aussi le caractériser comme faisant partie du troisième courant.

Le principe social de parité est fructueux car il nous permet de comprendre comment l'esprit peut être étendu socialement. Cependant, la parité fonctionnelle ne me semble pas être le principe régissant nos interactions sociales, ni être en mesure d'expliquer pourquoi nous nous livrons à des activités avec d'autres agents cognitifs. En d'autres termes, il me semble qu'elle ne permet pas de saisir ce que l'on peut obtenir grâce aux interactions sociales et qu'elle n'est pas en mesure de justifier les activités de connaissance. On ne peut ainsi imaginer l'existence de deux mondes possibles, l'un dans lequel l'hypothèse H1 est réalisée et l'autre

dans lequel H2 est réalisée, car O, pour certains processus cognitifs, ne peut être donné sans interaction sociale. Dans certaines situations, nous sommes obligés de nous en remettre à la cognition sociale car elle nous permet d'accomplir ce que nous ne pouvons pas faire seuls. Elle ne peut donc pas se résumer à ce que nous ferions seuls, car certaines activités seules ne peuvent pas être réalisées isolément. Il me semble ainsi que mettre en évidence le besoin de cognition sociale est la force d'un modèle de l'esprit étendu relevant du troisième courant, sinon, si l'on se fonde sur l'égalité entre H1 et H2, on risque d'interpréter la cognition sociale sur le modèle de la cognition individuelle. La force, je le répète, d'un modèle de cognition étendue sur le plan social est de mettre en évidence comment certains états mentaux qui se réalisent au niveau intersubjectif n'auraient pas pu se réaliser au niveau individuel. Il est également important de souligner que la connaissance socialement étendue ne se produit que pour certains états mentaux, dans certains contextes et sous certaines conditions. J'affirme ici, non pas que tous les états mentaux sont intersubjectifs et donc étendus, mais qu'il existe des cas spécifiques où l'interaction sociale permet l'émergence d'états mentaux qui, autrement, au niveau individuel, n'auraient pas pu se développer, à tout le moins, auraient été très difficiles à produire. La coopération épistémique au niveau dialogique est, à cet égard, exemplaire.

Ce qui est produit dans la coopération dialogique est « *un plus que* » individuel, pas « *un égal à* ». Ce *plus*, produit par le dialogue, a le pouvoir de transformer, au niveau cognitif, l'agent cognitif, ou, comme l'affirme Michael D. Kirchhoff (2012), de transformer les capacités de représentation d'un cerveau plastique dans son développement diachronique. Georg Theiner et collègues (Theiner et al., 2010) ont mis en évidence la pertinence de la notion d'« émergence » par rapport au modèle de cognition de groupe, et plaident en faveur de l'existence de capacités cognitives de groupe qui ne se réduisent pas à la somme des capacités des membres pris individuellement. Une capacité cognitive émergente dépend donc de la structure organisationnelle du groupe, en l'espèce, des relations coopératives, qui peuvent aller du simple dialogue entre deux personnes au cas de Wikipédia, où des millions d'individus coopèrent pour atteindre un objectif commun, la diffusion des connaissances.

Deux critères doivent être remplis pour que la cognition de groupe émerge : la collaboration et la distribution locale. La collaboration entre les membres du groupe est, au niveau du groupe, comme l'interaction entre les parties au niveau d'un système. Elle n'est pas une simple agrégation, mais elle participe de plusieurs interactions locales réparties dans le système. Si la cognition émerge de niveaux d'organisation de plus en plus complexes entre les parties, cela n'implique pas pour

autant l'existence d'une instance dirigeante au-dessus des parties. La cognition étendue est donc décentralisée.

3. La communication comme échafaudage et l'esprit dialogiquement étendu

Voyons maintenant comment le troisième courant peut être utile pour comprendre l'extension dialogique. Intéressons-nous tout d'abord à l'interaction communicative. Pour Clark et Chalmers (1998) le langage est le premier véhicule d'extension :

Pensez à un groupe de personnes faisant du brainstorming autour d'une table [...]. Il se peut que le langage ait évolué, en partie, pour permettre de telles extensions de nos ressources cognitives au sein de systèmes activement couplés. (Clark, Chalmers, 1998 : 11-12)

[...] la charge principale du couplage entre les agents est portée par le langage. [...] Le langage, ainsi conçu, n'est pas un miroir de nos états intérieurs mais un complément à ceux-ci. Il sert d'outil dont le rôle est d'étendre la cognition d'une manière que les dispositifs intégrés ne peuvent pas faire. (id.:18)⁴

Si Clark et Chalmers comprenaient le langage comme un système symbolique, pour ce qui est du troisième courant de l'esprit étendu, il est plus approprié de considérer la communication - entendue comme interaction entre les interlocuteurs - comme le véhicule de la cognition. Comme l'expliquent Uri Hasson et al. (2012), la communication verbale permet le couplage cerveau-cerveau dans de multiples situations sociales - on peut parler ici de « *brainstorming* » - et l'une des hypothèses concernant l'ontogenèse du langage est que la communication aurait pu se développer précisément pour permettre un couplage actif de systèmes cognitifs. Dans ce modèle, le langage n'est pas compris comme une transposition d'états mentaux internes, mais comme l'outil fondamental du raisonnement qui, en ce cas, s'étend dans un système cognitif au-delà du cerveau de l'agent. Riccardo Fusaroli et al. (2014 : 31, 33), qui se réclament de la théorie de l'esprit étendu dans son acception générale, ont souligné comment Clark (2008) a escamoté les processus qui font du langage une activité d'interaction sociale, en faisant valoir à la place que le langage, en tant que système symbolique formel, est l'un des principaux outils permettant l'extension. Pour ces auteurs, en revanche, l'extension est significative, en tant que structure, non du point de vue du langage lui-même, mais en tant qu'engagement dialogique avec un interlocuteur (Fusaroli et al., 2014 : 34). Fusaroli et al. proposent ainsi la notion d'« esprit dialogiquement étendu » que je considère ici comme un cas particulier de cognition socialement étendue où la coopération joue un rôle fondamental.

En effet, en analysant la dimension sociale des processus de construction des connaissances, Fusaroli et al. (2014) ont montré que les interlocuteurs qui sont en concurrence ou en conflit présentent un alignement comportemental et linguistique beaucoup plus faible que les interlocuteurs qui coopèrent ; par ailleurs, Alexandra Paxton et Rick Dale (2013) ont bien montré que les émotions positives sont associées à une convergence accrue des partenaires dans la conversation⁵. C'est est un élément fondamental pour ma thèse car il met en évidence - j'y reviendrai dans la section 4 - comment certaines émotions, en l'espèce des émotions positives, contribuent à la réalisation de relations épistémiques coopératives.

Dans la perspective que je propose ici, l'interaction dialogique doit donc s'inscrire dans un couplage plus large, celui de l'interaction intersubjective incarnée, qui procède par le dialogue, et dans lequel la dimension affective joue un rôle central. « L'autre » avec lequel s'établit l'interaction dialogique est un « tout unifié » (Gallagher, Zahavi, 2012 : 167), composé de l'esprit, du corps, des émotions, des aspirations. Le point de départ du processus cognitif étendu est donc une intentionnalité incarnée. Ceci vaut également au niveau individuel, où l'intention d'Otto de se rendre au MoMA participe également, par exemple, de la crainte de manquer la nouvelle exposition et du désir de rencontrer les artistes qui présentent leurs œuvres. Ceci s'avère particulièrement pertinent en ce qui concerne l'affectivité dialogiquement étendue. En effet, la dimension étendue de l'affectivité est très souvent traçable dans les expériences qui précèdent le langage verbal et la cognition propositionnelle et ainsi elle est activée automatiquement⁶. Selon Gallagher (2005, chapitre 6), les gestes sont à l'origine du langage, et le langage verbal serait progressivement apparu à partir du mouvement incarné (entendu comme « mouvement oral ») qui, s'il n'est pas forcément délibéré au niveau rationnel ou contrôlé au niveau conscient, est cependant doté d'intentionnalité. Les gestes acquièrent une signification, ou plutôt une fonction de communication, dans l'interaction sociale : ce ne sont pas uniquement des mouvements, mais ils communiquent quelque chose, créant par là même un récit spécifique dans l'espace. Cette thèse rejoint la thèse générale de la cognition incarnée selon laquelle les actions corporelles n'expriment pas simplement des concepts mentaux préexistants, mais participent - y compris les gestes - à leur formation. Puisque je défends ici l'idée que la communication intersubjective est l'échafaudage de la cognition, la théorie des gestes comme communication doit être intégrée au modèle de l'esprit dialogiquement étendu, non seulement pour comprendre la fonction cognitive exercée par la dimension non verbale de la communication, mais aussi parce qu'elle ouvre l'horizon de l'affectif. Ma thèse est ici que l'affectivité est l'un des principaux échafaudages de la cognition socialement étendue. En tant qu'échafaudage, il est un véhicule actif - c'est-à-dire créateur et transformateur - de la cognition.

Le dialogue est une pratique culturelle, c'est-à-dire un processus communicationnel qui s'élabore à la faveur de nos actions partagées : l'esprit s'étend donc socialement comme une pratique communicative, dans la répartition des fonctions cognitives, et, éventuellement aussi à la faveur du partage d'un engagement commun vis-à-vis des connaissances. Une pratique est « culturelle » si elle est déterminée dans un contexte cognitif intersubjectif (Hutchins, 2011 : 440). Le dialogue est donc une pratique « culturelle » en tant qu'il est une cognition de groupe. C'est un artefact dans lequel s'étend la cognition et qui se distribue entre les interlocuteurs. La création de contextes dialogiques orientés vers la connaissance de groupe est donc la constitution d'une niche cognitive (Clark, 2005) qui se stabilise et s'institutionnalise. Ces contextes dialogiques organisent les mêmes modes d'interaction sociale, constituent les contextes, les artefacts, les règles, et déterminent la cognition qui émerge de l'interaction.

4. Affectivité et dialogue

Cette exploration du débat contemporain sur l'esprit étendu a permis de préciser ma position par rapport à la question de l'esprit dialogiquement étendu, et consiste à voir dans l'affectivité un vecteur d'extension dialogique. Plus précisément, j'aimerais ici montrer dans quelle mesure la coopération dialogique est sous-tendue par certaines émotions qui conduisent à des transformations épistémiques. La transformation épistémique est le processus par lequel les agents remodelent leurs environnements cognitifs à l'aide de capacités nouvellement acquises (Menary, 2010, 2012 ; Menary, Kirchhoff, 2014 ; Candiottto, 2019b). Je défends ici l'idée que la transformation épistémique est plus que cognitive. Il me semble préférable de l'assimiler à un changement global de mentalité, de styles cognitifs, d'attitudes et de perspectives personnelles suscités par des préoccupations personnelles et des choix existentiels. Les préoccupations personnelles et les choix existentiels sont caractérisés par une phénoménologie spécifique. En particulier, la qualité ressentie de l'expérience exprime une évaluation spécifique de l'expérience (Döring, 2003, 2010). Dans le cas particulier de la coopération épistémique dans les pratiques de recherche dialogique, j'examine le rôle des émotions au sein des différents facteurs qui contribuent à la création de nouvelles compétences épistémiques. Je considère la coopération épistémique comme une pratique incarnée dans les relations sociales et, par conséquent, je soutiens qu'il faut examiner les dynamiques relationnelles, en particulier dans leur dimension incarnée, pour comprendre comment la coopération épistémique a lieu. Je n'affirme pas que les émotions sont la seule base de la coopération. Au contraire, en mettant en évidence la dimension située et incarnée des relations dialogiques, je montre comment certaines émotions jouent un rôle important dans la coopération dialogique.

En ce qui concerne la coopération épistémique en tant que facteur de production de connaissance, mon hypothèse est que ce sont tout spécialement les émotions qui, en tant que motivations socialement étendues (Battaly, 2018 ; Candiotto, 2019a)⁷, renforcent les relations de coopération entre les agents épistémiques. De fait, la motivation ne doit pas nécessairement être purement interne, mais elle peut être attribuée à un système, comme lorsque nous dialoguons en petit comité sur les meilleures options qui s'offrent à nous pour résoudre un problème. Et on pourrait en dire autant de la responsabilité épistémique, surtout si, pour prendre le même exemple, nous partageons l'engagement de produire la meilleure réponse possible au problème.

Lorsque nous considérons le rôle de l'affectivité dans la construction de la connaissance dialogique, nous sommes poussés à aller au-delà d'un simple compte rendu cognitif-informationnel de l'agentivité épistémique. Cela signifie qu'une approche fonctionnaliste de la *group-extension* ne suffit pas : la voie à suivre est celle qui intègre la phénoménologie de l'agentivité affective à l'esprit dialogiquement étendu. Par exemple, les émotions positives favorisent la production de connaissances en fournissant un environnement qui permet de poser des questions et d'explorer les divers aspects d'un sujet donné auquel un individu ne s'intéresserait pas en dehors d'un groupe. Puisque la coopération est le processus qui conduit le groupe à produire de nouvelles compétences (Hutchins, 1995), les émotions qui la sous-tendent sont également bénéfiques pour la création de connaissances de groupe. Les émotions positives jouent ainsi dans la recherche dialogique un rôle d'amélioration de la coopération (Candiotto, 2017a, 2019a). Dans ce cas, les émotions apparaissent comme des véhicules de coopération, laquelle, à son tour, régule la structuration des relations entre les interlocuteurs dans le dialogue.

En partant de l'idée que l'affectivité est le véhicule d'un esprit dialogiquement étendu à travers la coopération épistémique, je propose une solution au problème - que l'on rencontre dans la littérature sur les *affective scaffoldings* - relatif à l'utilisation d'autres êtres humains en tant qu'objets/outils fonctionnels pour la régulation de nos émotions (voir à ce sujet Candiotto, Piredda, 2019 ; Piredda, 2020). De fait, placer les interactions affectives de type coopératif au centre de l'extension dialogique nous permet d'aller au-delà de la relation dualiste sujet-objet et d'inclure des cas de pratiques affectives impliquant d'autres êtres humains qui ne les réduisent pas à des outils. Par exemple, le problème n'est pas que le psychothérapeute soit un outil que j'utilise pour réguler mes émotions quand je dialogue avec lui, mais plutôt que notre relation affective (on pense ici au phénomène du transfert) est ce qui me permet d'engager un processus de transformation de moi-même. Cela signifie que, grâce à ces interactions affectives régulées

et récursives, le sujet peut construire de nouvelles significations pour la conscience de soi et la compréhension de soi. Enfin, le processus de transformation épistémique est médiatisé par la relation affective qui véhicule la cognition étendue. Les émotions ont en effet le pouvoir de modifier la qualité des relations (Candiotta, 2019a).

5. Compétences dialogiques et extension responsable

Pour Fusaroli et ses collègues (2014), la communication est un véhicule « habile » de l'esprit dialogiquement étendu. Par conséquent, l'action épistémique qui sert à résoudre un problème à travers un processus de recherche dialogique parviendra, non seulement à atteindre son objectif, mais aussi à induire expertise si elle est réitérée au fil du temps en tant que moyen pour produire des connaissances au sein de groupes dialogiques. Autrement dit, les membres du groupe deviendront des experts capables d'accomplir cette fonction de la meilleure façon possible, grâce au développement des compétences nécessaires pour y parvenir. Menary (2012) a défendu l'idée que l'extension des capacités cognitives se passe par la création et la manipulation d'informations disponibles dans l'environnement. Pour lui, ce ne sont pas les artefacts qui étendent nos capacités cognitives, mais plutôt notre utilisation experte (Menary, 2012), notre interaction avec eux. Menary et Kirchhoff (2014) ont précisé qu'être immergé dans une pratique cognitive produit une transformation cognitive qui correspond à une « performance experte ». La dimension à laquelle les auteurs se réfèrent est celle d'une transformation cognitive en action, entendue comme développement diachronique des compétences.

Ce qu'il importe cependant de souligner ici, c'est non seulement que le dialogue a une composante affective intrinsèque (cette thèse est facilement acceptable si on ne se réfère pas à un modèle purement réductionniste), mais aussi que cette affectivité joue un rôle important dans des pratiques épistémiques apprises en vue d'une performance experte et qui, pour certaines d'entre elles, sont renforcées ou rendues possibles uniquement par l'extension dialogique. Différentes fonctions épistémiques peuvent être rattachées aux émotions, du renforcement de l'attention à la saillance (Brady, 2019 : 38-69) : la fonction qui j'ai considérée ici est celle de l'amélioration des relations de coopération épistémique dans la recherche dialogique.

Cette perspective, qui valorise le rôle de la prise en charge responsable d'une pratique épistémique dans le développement des compétences, diffère du modèle standard de la cognition étendue, dans la mesure où il attribue aussi un statut moral au groupe épistémique. Autrement dit, l'extension qui se fonde sur le principe de

l'« *automatic endorsement* » semble être mise en péril par la responsabilité éthique du groupe épistémique. Clark (2015) a souligné que l'hypothèse de la cognition étendue n'exige pas que l'agent cognitif soit conscient car les activités étendues sont automatiques. Il ne s'agit pas seulement d'une reconnaissance factuelle, mais de l'une des conditions nécessaires à l'extension : selon Clark, en effet, plus on est conscient du fait qu'un objet externe agit comme un outil cognitif, moins il fonctionne comme un outil intégré à un système étendu. C'est possible. Cependant, cela ne nous dispense pas de reconnaître que, surtout dans les situations où les outils externes sont d'autres êtres humains, comme dans le cas de la production de connaissances étendues dialogiquement, les agents cognitifs ont la capacité de déterminer leurs actions par des choix responsables, dans notre cas, de s'engager dans un processus de coopération épistémique. Ceci faisant, ils ont tout à gagner, dans la mesure où l'extension peut être maîtrisée par les interlocuteurs, en devenant une puissance entre leurs mains. Le fait qu'elle ne soit pas automatique en fait une capacité qui peut être exercée, développée et mise au service de la production de connaissances.

De plus, l'accent mis sur le choix responsable en matière de développement de l'expertise est fondamental pour bien prendre en compte la dimension sociale du savoir dans une épistémologie socialement étendue. Si l'extension de groupe automatique ne se peut pas produire, tant mieux, car l'extension automatique peut également être très dangereuse. On pense ici à la diffusion de la pensée totalitaire au sein des groupes extrémistes, comme dans le film *Die Welle* où un professeur d'histoire fait une expérience avec ses étudiants pour leur montrer à quel point il est facile de manipuler les masses. Je ne pense pas, cependant, qu'il faille en inférer que l'on ne puisse pas donner une extension tout court au niveau dialogique. En réalité, ce qui émerge est une dimension d'extension *responsable*, opérée par des sujets qui reconnaissent la dimension intersubjective comme quelque chose de constitutif de leur propre identité épistémique et morale et qu'ils s'engagent à développer collectivement au travers d'actions épistémiques socialement étendues, dans notre cas dialogiques.

Le dialogue n'est pas un cas de coopération épistémique parmi d'autres. De fait, une forme particulière de coopération émerge dans le dialogue, celle qui requiert la participation mutuelle des interlocuteurs. Considérons ce qui a été conceptualisé sous le nom de « *I-cooperation* » et « *We-cooperation* » (Tuomela, Tuomela, 2005). Dans la première, l'agent régule les actions coopératives en fonction de ses propres objectifs ; dans la seconde, au contraire, la régulation est orientée vers les autres en vue du bénéfice de l'ensemble du groupe. Pour créer un vrai dialogue et non un monologue - on pense ici naturellement aux conceptions philosophiques de

Buber (1923) et de Gadamer (1975 [1960]) - une « We-cooperation » est nécessaire, pas seulement au niveau de l'échange d'informations, mais aussi en ce qu'elle établit des relations de confiance mutuelle et de partage de connaissances. C'est précisément la dimension affective, dans sa relation intrinsèque avec les vertus dialogiques (Frølund, Ziethen, 2014) qui la sous-tend. Par conséquent, l'adverbe « dialogiquement » dans l'expression « affectivité dialogiquement étendue » est central ; il exprime cette forme particulière d'extension à travers le langage comme communication coopérative entre des interlocuteurs.

Conclusion

On a vu plus haut comment l'affectivité se trouve au fondement des relations intersubjectives, imprégnant les gestes, les expressions, les intentions dans la relation de coopération avec les interlocuteurs. J'ai également souligné que, en tant que véhicules d'extension, ils peuvent activer automatiquement la cognition de groupe. On a ici aussi affaire au cas de l'extension responsable dans les activités dialogiques. Mais je ne pense pas qu'il faille en exclure la dimension affective, bien au contraire. Si nous acceptons, avec Aristote, que l'affectivité est au fondement de la vertu (Candiotto, 2017b), alors l'affectivité est un véhicule de responsabilité dialogiquement étendu parfaitement valable. Par exemple, elle peut motiver le développement des compétences dialogiques, mais aussi établir des relations de confiance et de respect de l'autre avec qui nous dialoguons et inscrivant la diffusion des connaissances dans un contexte éthique.

Dans cet article, j'ai mis en évidence le rôle de l'affectivité dans l'esprit dialogiquement étendu. Après avoir précisé les termes du débat, j'ai souligné comment la dimension affective est au fondement de la coopération épistémique dans des contextes dialogiques. En conclusion, on a également envisagé le cas d'une extension responsable dans le développement des compétences dialogiques, ainsi que le rôle de la dimension affective au fondement de la vertu. Même si ce dernier aspect n'a pas été exploré en détail ici, j'espère que cela stimulera de nouvelles recherches sur l'épistémologie des vertus en relation avec les émotions dialogiquement étendues.

Bibliographie

- Adams, F., Aizawa, K. 2001. « The Bounds of Cognition ». *Philosophical Psychology*, n° 14(1), p. 43-64.
- Adams, F., Aizawa, K. 2008. *The Bounds of Cognition*. Malden (MA): Blackwell Publishing.
- Adams, F., Aizawa, K. 2009. Why the Mind Is Still in the Head. In: Ph. Robbins et M. Aydede (dir.), *The Cambridge Handbook of Situated Cognition*. New York: Cambridge University Press, p. 78-95.

- Adams, F., Aizawa, K. 2010. Defending the Bounds of Cognition. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book. The MIT Press, p. 67-80.
- Battaly, H. 2018. Extending Epistemic Virtue: Extended Cognition Meets Virtue-Responsibilism. In: J.A. Carter et al. (dir.), *Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press, p. 195-200.
- Brady, M. S. 2019. *Emotion: The basics*. London and New York: Routledge.
- Buber, M. 1923. *Ich und Du*. Leipzig: Insel Verlag.
- Burge, T. 1979. « Individualism and the Mental ». *Midwest Studies in Philosophy*, n° 4(1), p. 73-121.
- Candiottio, L. 2015. « Aporetic state and extended emotions: The shameful recognition of contradictions in the Socratic elenchus ». *Ethics & Politics*, n° XVII, p. 233-224.
- Candiottio, L. 2016. « Extended affectivity as the cognition of the primary intersubjectivity ». *Phenomenology and Mind*, n° 11, p. 232-241.
- Candiottio, L. 2017a. « Boosting cooperation: The beneficial function of positive emotions in dialogical inquiry ». *Humana Mente. Journal of Philosophical Studies*, n° 33, numéro spécial : "The learning brain and the classroom", p. 59-82.
- Candiottio, L. 2017b. « Epistemic emotions: the building blocks of intellectual virtues ». *Studi di estetica*, n° XLV, IV SERIE, 7, p. 7-25.
- Candiottio, L. 2019a. Emotions in-between. The affective dimension of participatory sense-making. In: L. Candiottio (dir.), *The Value of Emotions for Knowledge*. London: Palgrave Macmillan, p. 235-260.
- Candiottio, L. 2019b. Plato's Dialogically Extended Cognition: Cognitive Transformation as Elenctic Catharsis. In: P. Meineck, W.M. Short et J. Devereux (dir.), *The Routledge Handbook of Classics and Cognitive Theory*. London: Routledge, p. 202-215.
- Candiottio, L., Piredda, G. 2019. « The Affectively Extended Self: A Pragmatist Approach ». *Humana.Mente. Journal of Philosophical Studies*, n° 36, p. 121-145.
- Carter, J. A., Clark, A., Kallestrup, J., Palermos, S. O., Pritchard, D. (dir.) 2018a. *Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press.
- Carter, J. A., Clark, A., Kallestrup, J., Palermos, S. O., Pritchard, D. (dir.) 2018b. *Socially Extended Epistemology*. Oxford: Oxford University Press.
- Clark, A. 2005. « Word, Niche and Super-Niche: How Language Makes Minds Matter More ». *THEORIA. An International Journal for Theory, History and Foundations of Science*, n° 20(3), p. 255-268.
- Clark, A. 2008. *Supersizing the Mind: Embodiment, Action, and Cognitive Extension*. Oxford: Oxford University Press.
- Clark, A. 2015. « What 'Extended me' knows ». *Synthese*, n° 192, p. 3757-3775.
- Clark, A., Chalmers, D. 1998. « The extended mind ». *Analysis*, n° 58, p. 7-19.
- Colombetti, G. 2015. « Extending the extended mind: the case for extended affectivity ». *Philosophical Studies*, Vol. 172, N° 5, p. 1243-1263.
- Colombetti, G., Roberts T. 2015. « Extending the extended mind: the case for extended affectivity ». *Philosophical Studies*, n° 172, p. 1243-1263.
- Colombo, M., Irvine, E., Stapleton, M. (dir.) 2019. *Andy Clark and His Critics*. Oxford-New York: Oxford University Press.
- Davidson, D. 1989. « The Myth of the Subjective ». Reprinted in Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Oxford University Press, p. 39-52.
- Davidson, D. 1991. « Epistemology Externalized ». Reprinted in Davidson, *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Oxford University Press, p. 193-204.
- Döring, S. A. 2003. « Explaining action by emotion ». *Philosophical Quarterly*, n° 211, p. 214-230.
- Döring, S. A. 2010. What a Difference Emotions Make. In: T. O'Connor et C. Sandis (dir.), *Blackwell Companion to the Philosophy of Action*. Oxford: Wiley-Blackwell, p. 191-200.

- Fridja, N. H. 1986. *The emotions*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Frølund, L., Ziethen, M. 2014. « The Hermeneutics of Knowledge Creation in Organisations ». *Philosophy of Management*, n° 13(3), p. 33-49.
- Fusaroli, R., Gangopadhyay, N., Tylén, K. 2014. « The dialogically extended mind: Language as skilful intersubjective engagement ». *Cognitive Systems Research*, n° 29/30, p. 31-39.
- Gadamer, H.-G. 1975 [1960]. *Wahrheit und Methode: Grundzüge einer philosophischen Hermeneutik*. In : *Gesammelte Werke*, vol. 1. Tübingen: J.C.B. Mohr.
- Gallagher, S. 2005. *How The Body Shapes The Mind*. Oxford: Clarendon Press.
- Gallagher, S. 2013. « The Socially Extended Mind ». *Cognitive System Research*, n° 25/26, p. 4-12.
- Gallagher, Sh., Crisafi, A. 2009. « Mental institutions ». *Topoi*, 28, p. 45-51.
- Gallagher, Sh., Zahavi, D. 2012 [2008]. *The Phenomenological Mind*. London/New York: Routledge.
- Hasson, U., Ghazanfar, A. A., Galantucci, B., Garrod, S., Keysers, Ch. 2012. « Brain-to-brain coupling: a mechanism for creating and sharing a social world ». *Trends in Cognitive Sciences*, n° 16/2, p. 114-120.
- Hurley, S. 1998. *Consciousness in Action*. Cambridge (MA): Harvard University Press.
- Hutchins, E. 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge (MA): The MIT Press.
- Hutchins, E. 2011. « Enculturating the supersized mind ». *Philosophical Studies*, n° 152, p. 437-446.
- Kirchhoff, M. D. 2012 « Extended cognition and fixed properties: steps to a third-wave version of extended cognition ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 11(2), p. 287-308.
- Krueger, J. 2013. « Ontogenesis of the socially extended mind ». *Cognitive System Research*, n° 25/26, p. 40-46.
- Krueger, J., Szanto, Th. 2016. « Extended Emotions ». *Philosophy Compass*, n° 11, p. 863-878.
- Menary, R. 2007. *Cognitive Integration: Mind and Cognition Unbound*. London: Palgrave Macmillan.
- Menary, R. 2010. « Dimensions of Mind ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 9(4), p. 561-578.
- Menary, R. 2012. « Cognitive practices and cognitive character ». *Philosophical Explorations*, n° 15/2, p. 147-164.
- Menary, R., Kirchhoff, M. D. 2014. « Cognitive Transformations and Extended Expertise ». *Educational Philosophy and Theory*, n° 46/6, p. 610-623.
- Paxton, A., Dale, R. 2013. « Argument disrupts interpersonal synchrony ». *The Quarterly Journal of Experimental Psychology*, n° 66/11, p. 2092-2102.
- Piredda, G. 2020. « What is an affective artifact? A further development in situated affectivity ». *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, n° 19(3), p. 549-567.
- Piredda, G., Di Francesco, M. 2020. « Overcoming the Past-endorsement Criterion : Toward a Transparency-Based Mark of the Mental ». *Frontiers in Psychology*, n° 11: 1278.
- Pritchard, D. 2005. *Epistemic Luck*. Oxford: Oxford University Press.
- Putnam, H. 1975. *The Meaning of Meaning*. In: *Mind, Language and Reality; Philosophical Papers Volume 2*. Cambridge: Cambridge University Press, 215-271.
- Putnam, H. 1999. *The body in mind: Understanding cognitive processes*. Cambridge (UK): Cambridge University Press.
- Rowlands, M. 1999. *The Body in Mind: Understanding Cognitive Processes*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Rowlands, M. 2006. *Body Language: Representation in Action*. Cambridge (MA): A Bradford Book, The MIT Press.
- Rupert, R. 2004. « Challenges to the hypothesis of extended cognition ». *Journal of Philosophy*, n° 101, p. 389-428.

- Scarantino, A. 2014. The Motivational Theory of Emotions. In: D. Jacobson et J. D'Arms (dir.), *Moral Psychology and Human Agency*. Oxford: Oxford University Press, p. 156-185.
- Slaby, J. 2014. Emotions and the Extended Mind. In: M. Salmela & C. von Scheve (dir.), *Collective Emotions*. Oxford: Oxford University Press, p. 32-46.
- Slaby, J. 2016. « Mind Invasion. Situated Affectivity and the Corporate Life Hack ». *Frontiers in Psychology*, n° 7 : 266.
- Sutton, J. 2010. Exograms and Interdisciplinarity: History, the Extended Mind, and the Civilizing Process. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book, The MIT Press, p. 189-225.
- Szanto, Th. 2013. Shared Extended Minds: Towards a Socio-Integrationist Account. In: D. Moyal-Sharrock, Coliva et V.A. Munz (dir.), *Mind, Language and Action. Proceedings of the 36th International Wittgenstein Symposium*. Kirchberg am Wechsel, p. 400-402.
- Theiner, G., Allen, C., Goldstone, R. L. 2010. « Recognizing group cognition ». *Cognitive Systems Research*, n° 11, p. 378-395.
- Trevarthen, C. 1979. Communication and cooperation in early infancy: a description of primary intersubjectivity. In: M. Bullowa (dir.), *Before Speech. The beginning of interpersonal communication*. Cambridge: Cambridge University Press, p. 321-348.
- Trevarthen, C. 2011. « What Is It Like to Be a Person Who Knows Nothing? Defining the Active Intersubjective Mind of a New Born Human Being ». *Infant and Child Development*, n° 20, p. 119-135.
- Tuomela, R., Tuomela, M. 2005. « Cooperation and Trust in Group Context ». *Mind & Society*, n° IV(1), p. 49-84.
- Wheeler, M. 2010. In Defense of Extended Functionalism. In: R. Menary (dir.), *The Extended Mind*. Cambridge (MA): A Bradford Book. The MIT Press, p. 245-270.

Notes

1. Sur la centralité de la notion de « véhicule », voir Hurley (1998) et Rowlands (2006).
2. Pour une discussion critique du critère d'approbation passée (*past endorsement criterion*), selon lequel l'utilisation consciente de l'objet dans le passé rend l'objet fiable pour une utilisation automatique dans le présent, voir Piredda et Di Francesco (2020).
3. Les critiques d'Adams et Aizawa (2001, 2008, 2009, 2010) qui, tout en argumentant en faveur de la nature située et incarnée de la cognition, n'épousent pas la thèse extrême de la cognition étendue sont, à ce titre, exemplaires. Rupert (2004) défend quant à lui l'idée que les arguments de Clark et Chalmers (1998) sont en faveur de l'existence de connaissances situées et incarnées, mais non étendues. Un volume récemment paru (Colombo et al., 2019) rassemble les principales critiques ainsi que les réponses de Clark.
4. Version originale : *Think of a group of people brainstorming around a table [...]. It may be that language evolved, in part, to enable such extensions of our cognitive resources within actively coupled systems.* (Clark, Chalmers, 1998: 11-12)
[...] *the major burden of the coupling between agents is carried by language. [...] Language, thus construed, is not a mirror of our inner states but a complement to them. It serves as a tool whose role is to extend cognition in ways that on-board devices cannot.* (id. : 18)
5. Du point de vue de la tradition philosophique, le dialogue socratique est, à cet égard, exemplaire. Pour une analyse du dialogue socratique en tant que cognition dialogiquement étendue, voir Candiottto (2015, 2019b).
6. Sur l'affectivité étendue, voir Slaby (2014), Colombetti (2015), Candiottto (2016), Krueger, Szanto (2016). Sur le mécanisme automatique d'extension et le préconscient, voir Clark (2015).
7. Le modèle motivationnel en philosophie des émotions (Fridja, 1986 ; Scarantino, 2014) considère les émotions comme des motivations à agir.